avec d'utiles indications économiques comme celle, p. 112, du coût d'une inscription épigraphique sur pierre (l'équivalent du salaire de trois mois d'un ouvrier non spécialisé).

L'ouvrage est documenté et agréable à lire. Il se termine par un utile index des sources et une bibliographie suggestive (y manque toutefois F. HINARD, *La mort au quotidien dans le monde romain*, dans *De l'archéologie à l'histoire*, Paris, 1996). On aurait par ailleurs aimé un *index rerum*.

Gérard FREYBURGER.

Archéologie et histoire de l'Art.

Raffaella GANCI, *Uno* ktisma, *tre memorie storiche : il caso di Reggio* (Supplementi a « Kókalos », 13) : Rome, Giorgio Bretschneider, 1998, 158 pages.

L'auteur fournit dans ces pages une utile mise au point sur l'histoire compliquée des cités jumelles du détroit, Zancle sur la côte sicilienne, rebaptisée Messine lors de l'installation d'un contingent messénien à l'époque d'Anaxilas, et Rhégion, lui faisant face sur le continent, du moins jusqu'à l'époque de l'intervention athénienne dans la région, expliquant à partir de là les diverses traditions auxquelles a donné lieu l'origine de ces cités. C'est donc un livre avant tout d'historiographie — très différent par là de la thèse que G. VALLET avait publiée en 1958 (*Rhégion et Zancle. Histoire, commerce et civilisation des cités chalcidiennes du détroit de Messine*), fondée principalement sur l'archéologie —, dans lequel est avancée l'hypothèse d'une colonisation érétrienne plutôt que chalcidienne, explicable par la crise démographique qui aurait suivi la défaite de la cité, privée d'une part non négligeable de son territoire, à la fin de la guerre lélantine. Ainsi s'expliquerait, dans la tradition sur les origines de Rhégion, outre la difficulté de justifier pour Chalcis l'envoi de colons par une situation de famine — alors que cette cité paraît alors avoir connu une prospérité sans faille —, le recours au motif particulier d'une dîme humaine, que l'auteur estime spécifiquement érétrien (mais auquel on ne peut cependant pas refuser une diffusion plus grande : on le retrouve jusque dans la tradition, rapportée par Strabon, de la formation de la Mysie à partir d'un envoi de colons lydiens — dans ce cas il est vrai sans doute sous l'influence de la tradition de Magnésie du Méandre). Livre suggestif donc, où on trouvera commodément rassemblée et discutée toute la tradition antique à ce sujet (sans malheureusement que les textes soient traduits, ce qui limitera l'usage de l'ouvrage).

Dominique BRIQUEL.

Lexicon Topographicum Urbis Romae, a cura di Eva Margarita STEINBY, volume terzo : Roma, Quasar, 1996, 503 pages, 221 figures.

De conception identique aux volumes déjà parus, ce tome III en diffère seulement par le nombre plus important de collaborateurs associés à sa rédaction. C'est dire que, fidèle à l'esprit de cette entreprise collective, il regroupe une série de notices qui sont autant de mises au point sur des problèmes en perpétuel renouvellement et de ce fait controversés. Il arrive qu'au détour d'une phrase, le lecteur subodore un règlement de comptes le plus souvent discret. Parfois aussi, le désaccord tourne à la réaction de rejet radical : la topographie romaine n'est pas une science exacte et les spécialistes de cette discipline ne sont pas tous des adeptes de la coexistence pacifique. C'est ainsi que, pour avoir tiré l'épée (*The Temples of*

Mid-Republican Rome and their Historical and Topographical Context, Rome, 1992), A. ZIOLKOWSKI, dans ce tome III encore, est plusieurs fois en passe de périr par l'épée.

Parmi les lemmes de caractère général, les mieux pourvus sont à chercher s.v. *Horti* (72 lemmes), *Horrea* (27), *lacus* (20) et *Insula/Insulae* (13 + 1). Viennent ensuite *Obeliscus* (8), *Lucus* (6) et *Ludus* (5). Les *christiana tempora* sont placés sous le double signe de *S. Maria* (14) et de *S. Laurentius* (11). Parmi les divinités du paganisme, c'est bien sûr Jupiter qui se taille la part du lion avec 39 notices. On fera un sort à celle qui est consacrée au temple capitolin de *Juppiter Optimus Maximus* (jusqu'à l'incendie de 83 av. J.-C.). Due à G. TAGLIAMONTE, elle offre un bon état de la question. Reste que le lecteur peut s'étonner de n'y trouver aucune mention de la *lex uetusta* de Liv. 7, 3, 5, non plus que de Dion. Hal., *A.R.* 5, 35, 3, témoignage dont l'exégèse est capitale pour l'histoire de ce sanctuaire. On se penchera aussi sur le mystérieux *Juppiter Optimus Maximus in Baithe* dont les travaux de S. PANCIERA ont éclairé la figure et mis en évidence les liens avec la communauté hébraïco-sémitique établie sur la rive droite du Tibre, dans la zone aujourd'hui délimitée par les églises de S. Cecilia et de S. Francesco a ripa.

Aucune des 27 notices consacrées aux *mithraea* ne verse d'élément nouveau à notre connaissance du culte qui y était célébré. La même remarque vaut pour le lemme *Isis*, bien que l'une des 13 « épiclèses » relevées (*Isis Patricia*) pique la curiosité : sans doute traduit-elle, comme J. CALZINI GYSENS le suggère, l'existence d'un lien topographique avec le *uicus Patricius*.

Parmi les autres cultes, le mieux attesté à Rome est celui d'Hercule, si l'on en juge par les 17 lemmes dans lesquels son nom apparaît. On ne manquera pas de faire un sort aux trois notices suivantes : celle où A. VISCOGLIOSI discute de manière approfondie la localisation du temple d'*Hercules Custos*, celle que F. COARELLI a rédigée s.v. *Hercules Oliuarius* dont une inscription et le témoignage des régionnaires gardent le souvenir, et celle de R. SANTANGELI VALENZANI qui fait le point de nos connaissances sur le temple imposant que Septime Sévère dédia à Hercule et à Dyonisos.

Junon est également à l'honneur dans ce tome III où 12 lieux du culte qui lui était rendu sont répertoriés. Des données précieuses sont regroupées s.v. *Juno Moneta*, où, à partir des restes conservés de son sanctuaire, G. GIANNELLI reconstitue l'histoire de celui-ci, et s.v. *Juno Sospita* où F. COARELLI revient de façon à nos yeux probante sur le témoignage controversé d'Ovide, *Fast.* 2, 55-59. Quant aux lemmes *Minerua* (8 notices) et *Mars* (7), ils apportent aussi leur lot de richesses. Nous nous bornerons à mentionner ici l'exposé de F. COARELLI s.v. *Mars, ara*, et celui, prudent mais net, de Ch. REUSSER, s.v. *Mars Ultor (Capitolium)*, où l'on pouvait toutefois attendre un renvoi à J. SCHEID, *Myth, Cult and Reality in Ovid's Fasti*, *P. C. Ph. S.* 38, 1992, p. 118-129, p. 124-129.

D'autres lemmes sont autant d'acquis de première importance. L'un est à mettre au compte de G. PISANI SARTORIO qui, s.v. *Murus*, signe la notice substantielle qui a trait aux *Muri Aureliani* et les 19 mises au point qui concernent ses portes et *posterulae*. À quoi l'on ajoutera, bien sûr, sous le même lemme, la notice « *Murus Seruii Tullii* » : *mura repubblicane*, rédigée par M. ANDREUSSI et qui se prolonge par un état de la question, dû à F. COARELLI, pour chacune des 22 portes dont le souvenir est venu jusqu'à nous. On notera, dans le cas de cette enceinte, l'usage de guillemets que l'on chercherait en vain s.v. *Murus terreus Carinarum*. Il traduit le caractère plus controversé qu'on ne serait tenté de le croire hors d'Italie d'une question capitale : cf. déjà *Storia di Roma*, codirigée par A. MOMIGLIANO et A. SCHIAVONE, tome I, *Roma e l'Italia*, Turin, 1988, où, selon les auteurs, *mura serviane* (F. COARELLI) alterne avec *mura « serviane »* (C. AMPOLO).

Pour des temps moins éloignés de nous, le lecteur trouvera s.v. *Mausoleum Augusti : das Monument* et *le sepolture* deux notices, respectivement dues à H. von HESBERG et M. MACCIOCCA qui prouvent combien notre connaissance de ce monument, qu'il s'agisse de son architecture ou de son histoire, a progressé en quarante ans. Mais *quid*, pour finir, du Mausolée d'Hadrien qui brille par son absence dans un volume où il avait de droit sa place ?

Ce tome III dans lequel la qualité des notices et de l'illustration ne se dément à aucun moment soutient donc la comparaison avec les précédents. Dans la perspective d'une réédition qui est dès maintenant une certitude, deux corrections s'imposent, p. 23, s.v. Hercules *Victor*, l. 10 où il faut lire Bücheler, et p. 30, s.v. *Honos*, l. 7, où *laminam* est à corriger en *lamina*.

Jean-Claude RICHARD.

Barbara LICHOCKA, *L'iconographie de Fortuna dans l'empire romain (I^er^ siècle avant n. è.-IV^e^ siècle de n. è.)* (Travaux du Centre d'Archéologie méditerranéenne de l'Académie polonaise des Sciences, 29) : Varsovie, 1997, 332 pages, 548 figures, 3 tableaux.

Le beau livre de B. LICHOCKA, annoncé depuis plusieurs années, longuement retardé, vient seulement de voir le jour (1999). La méthode choisie, à la différence de celle de L. LACROIX, part des représentations monétaires (plus de la moitié du catalogue : 307 numéros sur 548) pour aboutir à la grande sculpture, à la peinture et aux arts mineurs (petits bronzes, lampes, glyptique). C'est que les monnaies offrent à la recherche une base certaine : joignant l'inscription à l'image, elles permettent de distinguer, à coup sûr, Fortuna d'une divinité voisine; et elles sont datables. Le but de l'auteur est de définir des schémas iconographiques et de poser les cadres d'une classification « ouverte », une grille assez souple pour que les objets, les types nouvellement découverts puissent venir s'y ranger sans difficulté.

Les critères sur lesquels se fonde la typologie sont les attributs (deux essentiels, le gouvernail et la corne d'abondance, ainsi que le globe et la roue, ou mineurs : proue de navire, patère, fleur, etc.), leur agencement, l'attitude de la déesse. L'étude, fondée sur une documentation figurée d'une richesse exceptionnelle, est essentiellement descriptive; la part de l'interprétation y est réduite au minimum. Mais ses résultats, brièvement exposés, intéressent l'histoire des religions, celle des idéologies politiques, la numismatique, l'archéologie, l'histoire de l'art : des domaines aussi variés que Fortuna elle-même, changeante par nature, Souveraine du monde, abstraction divinisée, protectrice du Prince, avec qui elle entretient des liens privilégiés. On notera avec intérêt, par exemple, que les monnaies, véhicule de l'idéologie officielle, sont réfractaires au syncrétisme, tandis que les petits bronzes et les productions de la glyptique, qui appartiennent au quotidien de l'homme privé, qui ornent ses bagues et veillent sur son sanctuaire domestique, montrent avec prédilection les traits syncrétistes de Fortuna-Isis. Les légendes monétaires statistiquement les plus fréquentes sont *Fortuna Redux*, puis *Augusti* (et non *Augusta*, remarque qui peut guider utilement quand on s'interroge sur le développement de l'abréviation *Aug.*) : Fortuna est intimement liée à l'empereur, le génitif adnominal le confirme. B. LICHOCKA souligne aussi l'absence de postérité des effigies italiques d'époque républicaine, ciste et miroir de Préneste, double Fortune d'Antium, dépourvues de l'universalité dont les habitants de l'empire avaient besoin et qu'ils attendaient de la déesse toute-puissante qui est à la fois la divinité tutélaire de l'État et leur protectrice individuelle.

On regrettera que la bibliographie, qui s'arrête aux années 1987-1988, si ce n'est plus tôt (la thèse de doctorat de B. LICHOCKA fut soutenue en 1977) n'ait pu prendre en compte ni la poursuite des fouilles de S. Omobono, ni la controverse toujours ouverte sur le « sanctuaire inférieur » de Palestrina, ni, on me permettra de l'ajouter, les résultats de ma propre thèse avec laquelle les recoupements, par bonheur, sont nombreux. On mesurera aussi la différence esthétique, idéologique, affective, même, qui sépare la grande, célèbre et majestueuse Fortune d'Ostie, et les modestes petits bronzes ou les reliefs de Glanum ou de Glasgow, « médiocres ou franchement ratés », touchants dans leur maladresse, témoignages d'une piété populaire qui s'étendait jusqu'aux frontières de l'empire.

Jacqueline CHAMPEAUX.

Élisabeth BARTMAN, *Portraits of Livia, imaging the imperial woman in Augustan Rome* : Cambridge University Press, 1999, 282 pages, 190 photographies en noir et blanc, catalogue et index.

Cet ouvrage est une tentative intéressante d'étudier une série de portraits romains d'une manière nouvelle en ayant recours à l'histoire des mentalités et non pas à la méthode classique de la mise en série et de la typologie pratiquées généralement par les historiens de l'art antique. Bien informée, l'auteur a dépouillé une bibliographie importante (encore qu'elle fasse peu de cas du travail de R. WINKES, *Bildnistypen der Livia*, dans *Ritratto ufficiale e ritratto privato, Atti della secunda conferenza internazionale sul ritratto*, ed. N. BONACASA et G. RIZZA, 1988) mais son approche ne doit rien aux méthodes traditionnelles des universitaires européens. Le sous-titre de son travail en indique l'orientation principale : comment s'est forgée l'image de la femme de l'empereur à l'époque augustéenne. Les considérations sociologiques et historiques qui pourraient expliquer la façon dont s'est constituée cette image sont parfois suggestives, surtout lorsqu'elles insistent sur la part de convention qui existe inévitablement dans tout portrait impérial. Il est clair, par exemple, que l'empereur ayant voulu fabriquer son image de *primus inter pares*, son épouse devait également éviter tout ce qui aurait pu rappeler le luxe des princesses égyptiennes (comme Cléopâtre) ; mais nous sommes là sur le plan vestimentaire et dans le domaine de la parure, où la mode et le « status symbol » jouent pleinement. Il en va tout autrement lorsqu'il s'agit du visage même de l'impératrice, dont les traits observables dans ses effigies peuvent avoir été différents de ses traits réels, mais pas totalement autres. Or, la tentative d'E. BARTMAN est de reconstruire une sorte de « portrait-robot » de Livie tel que les circonstances de sa vie et surtout la situation faite à la femme dans la Rome de son époque ont pu la façonner. Ici, les positions féministes affichées de l'auteur la font s'égarer sur des voies à notre avis sans intérêt. On reste perplexe devant ses considérations sur « la culture mâle prédominante » ou sur la vision des femmes propre aux Romains, qui les voyaient (selon l'auteur) d'abord comme les « éléments d'une classe biologique », etc... De même, les considérations sur les canons de la beauté féminine qui se dégageraient des représentations de Livie paraissent singulièrement oiseuses. On admettra que la symétrie recherchée dans un visage féminin soit une « composante de son attrait sexuel », mais si c'est pour aboutir à la conclusion (grâce à un sondage sur la beauté féminine réalisé par le *New York Times*, p. 28 et n. 77-78) que Livie représente finalement le type de la beauté féminine prisé par les Américains, nous voilà, comme dit Montaigne, « au rouet ». On aurait aimé que les développements sur les traits particuliers du visage de l'impératrice soient plus argumentés. Ainsi, sur le problème des yeux, on reste sceptique. Les grands yeux de tous ses portraits sont peut-

être, en partie dérivés de ceux des princesses ptolémaïques Arsinoé et plus lointainement de ceux d'Alexandre, mais pourquoi ne pas accepter que ce soit aussi un trait réel du visage de Livie ? À l'ingénuité de certaines explications, le lecteur se sent presque obligé d'opposer la naïveté de ses réticences. Le catalogue des portraits de l'impératrice rendra des services.

H. LAVAGNE.

Paola BALDASSARI, *ΣΕΒΑΣΤΩΙ ΣΩΤΗΡΙ, Edilizia monumentale ad Atene durante il saeculum Augusteum* (*Archaeologica* 124) : Rome, G. Bretschneider, 1998, in-4°, XVIII-282 pages, 51 figures, LIX planches.

Deux générations après le livre de P. Graindor, *Athènes sous Auguste*, Le Caire, 1927, sur un grand et beau sujet, voici une synthèse admirable, qui utilise avec maîtrise toutes les sources disponibles : textes littéraires et épigraphiques, archéologie, architecture, sculpture, numismatique, descriptions et iconographie anciennes (voyageurs).

Une introduction historique présente la cité entre la fin de la république et la mort d'Auguste, suit les transformations administratives qu'a connues une Grèce relativement autonome qui a souvent fait de mauvais choix politiques (Pompée, Antoine) et a vécu sous Auguste une alternance de tensions et de bonnes relations. Le *princeps* est passé trois fois à Athènes, en 31, peu après Actium, en 22/21 et en 19, qui vit une réconciliation. Auguste ne pouvait se désintéresser d'une cité au passé illustre, protagoniste de la victoire des Grecs sur les Perses, un souvenir exploité par une habile propagande qui présentait les succès de la politique romaine en Orient contre les Parthes, héritiers des Perses, comme une réédition de la victoire historique des Grecs. Athènes retint ensuite l'attention d'Agrippa, puis de Tibère, de Gaius César (visite de 2 a. C.), de Drusus et de Germanicus. L'agitation de 13/14 fut momentanée.

La seconde partie énumère les interventions monumentales, avec, dans chaque cas, un historique des études et des fouilles, l'indication des monuments préexistants, une description détaillée des interventions d'époque augustéenne, très variées : transformations et adaptation à de nouvelles fonctions, transfert, compléments, restructurations, restaurations, constructions nouvelles (mise en valeur des liens avec la tradition, ou des nouveautés influencées par d'autres milieux, changements dans l'usage des matériaux, les structures, le décor). L'analyse porte aussi sur la technique de construction, la décoration architecturale, la typologie, avec des perspectives sur les phases successives. L'auteur s'est efforcée de concilier ordre topographique (Acropole et pentes, ville basse, zones diverses dans le sens antihoraire) et chronologie.

Voici la liste des monuments concernés : Acropole, temple de Rome et d'Auguste, dans l'axe de la façade orientale du Parthénon, imitation de l'Erechteion, pour souligner l'accord avec Athéna Polias. La date probable est 19 a. C. (participation d'Auguste, qualifié de *Sôter*, titre hellénistique, et d'ambassadeurs de pays lointains aux Grands Mystères d'Éleusis). La dédicace mentionne aussi deux notables athéniens. Ce monoptère, qui a pu abriter les enseignes rendues par les Parthes, comme le petit temple de Mars Ultor du Capitole (figurations monétaires) dont l'allure est comparable. L'architecte pourrait être Diogène d'Athènes.

Autres monuments : le propylon de l'Asklepieion, consacré à Asklepios, Hygie, et probablement Auguste et peut-être à des membres de sa famille ; dans la ville basse, des travaux sont intervenus au temple de Zeus Olympios. Des rois amis et alliés de Rome, ceux de Judée, de Cappadoce, de Cilicie, du Pont, de Maurétanie

(qui avaient des rapports avec Athènes) avaient décidé de dédier l'Olympieion au Génie d'Auguste. Les arguments chronologiques sont multiples : analyse stylistique d'un chapiteau, image probable du temple sur des monnaies de 20/19, autel dédié au culte impérial, présence dans le sanctuaire d'un trépied soutenu par des figures de Perses mentionné par Pausanias ; l'agora romaine, dédiée en 10 a. C., de fonction commerciale, selon une typologie gréco-asiatique hellénistique, qui évoque le forum de César à Rome, autre lieu de culte impérial (autel, statue de L. César) ; à l'agora grecque, 19 petits autels à Auguste sur les deux côtés de la voie Panathénaïque, l'Odeion d'Agrippa, qui voyagea en Orient en 23/22 et 17/13, une salle de concert et de réunions politiques, influencée par le modèle du forum romain ; des locaux annexes de la stoa de Zeus Eleuthérios (culte d'Auguste associé à un membre de sa famille) ; temple et autel d'Arès, transféré sur l'agora en l'honneur de G. César, nouvel Arès ; déplacement d'un autel de Zeus Agoraios ; temple nord-ouest illustrant, en marge de l'Acropole, dans une zone consacrée de longue date à Hermès, l'attachement d'Auguste au culte d'Hermès/Mercure, protecteur du commerce, garant de la prospérité et de la paix ; stoa nord-est à destination commerciale et festive ; temple sud-ouest, en l'honneur de Livia Augusta (14 p. C.) ; temple sud-est, peut-être lui aussi consacré à un membre de la famille impériale associé à une divinité traditionnelle ; l'Eleusinion entre peut-être dans cette série (rapport avec les Grands Mystères de 19).

Un chapitre est consacré aux restructurations et restaurations sur le côté de l'agora : tholos, Strategheion, système de drainage, exèdre, fontaines, Erechteion, base de l'Athéna Promachos (liste d'inscriptions), un autre au quadrige en bronze d'Agrippa (disparu), qui réutilisa un soubassement hellénistique en l'honneur d'Eumène II et d'Attale II.

Une forte conclusion résume les acquis historiques concernant le programme politique d'Auguste, ses étapes en rapport avec les problèmes de succession, la façon dont il s'est inscrit dans la suite des monuments étudiés : définition, malgré les lacunes de la documentation, de quatre phases édilitaires et insistance sur les problèmes économiques (financement par l'élite athénienne) et stylistiques (modèles possibles à Athènes même, à Rome et en Asie Mineure, rôle des maîtrises locales, éclectisme archaïsant de l'époque d'Auguste).

Cet ouvrage érudit, qui repose sur une immense information (notes très abondantes), bien critiquée, à la fois prudent au niveau du détail (attention attachée aux matériaux, mises en séries, discussion serrée des chronologies) et hardi dans la vision globale de la propagande dynastique augustéenne, suscite l'admiration.

Riche et précieuse illustration graphique (cartes et plans, élévations et coupes, détails de structures, reconstitutions) et photographique (architecture, sculpture, monnaies, iconographie ancienne).

Raymond CHEVALLIER.

Oudhna (Uthina). La redécouverte d'une ville antique de Tunisie, études réunies par Habib BEN HASSEN et Louis MAURIN (Ausonius, Mémoires, 2) : Bordeaux-Paris-Tunis, 1998, 251 pages, nombreuses illustrations, 5 cartes dont un dépliant h. t.

Cette très belle publication garantit la renaissance à l'archéologie et à l'histoire d'un site majeur qui avait connu voici un siècle son heure de gloire avec les travaux de Paul GAUCKLER dans les demeures aristocratiques d'*Uthina*, pourvoyeurs entre autres de mosaïques qui figurent parmi les trésors du Musée du Bardo. Mais la ville antique dont le territoire urbain, très ruiné, était devenu pour l'essentiel pro-

priété privée, était entrée par la suite dans un long sommeil dont l'a heureusement tirée une décision du gouvernement tunisien qui en a fait, en 1992, un chantier-école.

Le présent volume expose les résultats des premiers travaux. Une première partie fait d'abord le bilan des recherches anciennes, avant de rassembler en un substantiel chapitre (p. 37-91) dû à Z. BEN ABDALLAH, H. BEN HASSEN et L. MAURIN, le dossier textuel — dont les inscriptions — qui constitue l'histoire écrite d'*Uthina*. Puis est fait le point de la reprise des recherches archéologiques dans la ville (p. 95-167); on citera notamment le chapitre sur les monuments publics, dû à H. BEN HASSEN et J.-Cl. GOLVIN, en soulignant l'importance de l'amphithéâtre — dont les superstructures exposées au remploi pour les besoins de la ville de Tunis toute proche ont malheureusement pour l'essentiel disparu —, l'un des plus vastes de l'Afrique romaine après ceux de Carthage, Thysdrus (El Jem) et Leptis Magna. Une troisième partie concerne le territoire périurbain, et l'attention très précise portée (par les soins de L. MAURIN) aux petites agglomérations satellites est un modèle du genre.

Dans son ensemble, le livre est une remarquable réussite d'une équipe tuniso-française qui a su fédérer de nombreuses compétences diverses et mettre leurs apports en valeur dans une publication d'une rare qualité technique.

Serge LANCEL.

Ève GRAN-AYMERICH, *Naissance de l'archéologie moderne, 1798-1945* : Paris, C.N.R.S. Éditions, 1998, in-8°, 536 pages, 151 illustrations, 8 cartes.

Préparée par plusieurs travaux sur des archéologues disparus, l'auteur s'est attaquée à un panorama général des progrès de l'archéologie, du XVIII[e] siècle à la dernière guerre, en trois grands chapitres qui conduisent le lecteur : de 1719 à 1848 : origines de l'archéologie scientifique, étude des objets et des monuments, grâce à la coopération de la philologie et de l'archéologie en Orient (Égypte avec l'expédition de Bonaparte et Mésopotamie); de 1848 à 1885 : création d'institutions nouvelles (Écoles à l'étranger), formation d'une archéologie officielle, reconnaissance de la préhistoire et, après la défaite de 1870, place faite à l'archéologie dans l'entreprise de redressement national; de 1885 à 1945 : développement d'une archéologie véritablement moderne, la conclusion insistant sur l'apport de la discipline à l'histoire de l'homme.

Il n'est pas possible de résumer un livre qui couvre une immense étendue (de la France et de l'Espagne à tout le bassin méditerranéen, au Moyen-Orient et à l'Asie occidentale) et qui évoque sur un siècle et demi des centaines de sites et d'archéologues. L'ouvrage repose sur une documentation considérable, réunie dans les bibliothèques et les archives (nombreuses notes, importante bibliographie), mais l'érudition extrême au niveau du détail n'empêche pas une forte construction avec de grands thèmes récurrents : rivalités nationales (entre l'Allemagne, l'Angleterre, la France et l'Italie, notamment à la suite des guerres européennes), susceptibles de se transformer en féconde émulation; rôle des voyages de découverte, des Musées, des Écoles à l'étranger (celle d'Athènes, imitée par d'autres pays, exerce un immense rayonnement, mais aussi Rome, Madrid, Le Caire, Constantinople), des enseignements universitaires, des grandes publications, des Congrès, des Sociétés Savantes; — de l'interdisciplinarité : philologie, linguistique, archéologie proprement dite et préhistoire, qui enseigne à dater par des stratigraphies précises en Grèce comme au Proche-Orient; — de fortes personnalités, bien sûr, mais aussi de la législation (lois de J. Carcopino) et des institutions (créations du C.N.R.S.); — rapport avec le contexte national et international, politique et diplomatique, économique, culturel.

De grandes leçons se dégagent quant à l'inventaire et à la sauvegarde du patrimoine universel : il y a du travail pour toutes les compétences. Encore faut-il que les responsables politiques soient informés et mobilisés.

La rédaction, émaillée d'anecdotes pittoresques, est très vivante. Riche illustration : iconographie ancienne, sites et monuments, vues de fouilles, plans et stratigraphies, restaurations, œuvres d'art et mobilier très divers, planches typologiques et une précieuse série de portraits d'archéologues. *In fine* 8 cartes localisant les sites mentionnés, riche bibliographie. Index des noms géographiques, de personnes et d'institutions. Vu la qualité du livre, son originalité et l'intérêt actuel pour l'historiographie, il devrait connaître un grand succès.

Raymond CHEVALLIER.

Adriano MAGGIANI, avec la collaboration de Francesca CURTI, Maria Paola BAGLIONE, Giovanni COLONNA, *Vasi attici figurati con dediche a divinità etrusche* (Supplementi alla *Rivista di Archeologia*, 18) : Rome, Giorgio Bretschneider, 1997, 124 pages, 123 fig. h. t.

Beaucoup des plus beaux vases attiques que comprennent les collections de nos musées ont été trouvés en Étrurie : ils méritent de ce fait d'être étudiés non seulement en fonction de l'histoire de l'art grec, mais aussi en fonction de leur lieu de trouvaille. C'est là une vérité élémentaire, mais qui n'apparaît guère dans les manuels traitant de la céramique grecque, ni non plus dans la présentation de ces matériels qui est faite dans les musées. Le livre de A. MAGGIANI et de ses collaborateurs vient à juste titre rappeler que ces vases grecs doivent aussi être étudiés dans le cadre de leur contexte, étrusque, de découverte. Il s'attache au cas qui peut sembler le plus évident : celui de vases portant une inscription étrusque qui a été incisée sur l'objet par ses propriétaires toscans. Mais, même dans ce cas, on ne peut pas dire que ces « graffites » tyrrhéniens aient toujours été considérés avec l'attention méritée. Trop de vases existent encore dans nos collections dont l'inscription étrusque est restée inédite — alors même que celle-ci peut permettre de dégager des conclusions importantes, notamment quant au commerce concernant ces objets et leur destination finale. Nous évoquerons simplement à ce propos le cas, étudié récemment par M. MARTELLI, d'un vase d'Euphronios du Louvre, qui porte le nom du même propriétaire étrusque que deux autres vases, l'un à l'Ermitage et l'autre à Bruxelles, ce qui permet de reconnaître le mobilier d'une même tombe de Vulci. Or il ne s'agit pas là d'érudition utile pour les seuls spécialistes du monde tyrrhénien : dans cet ouvrage, A. MAGGIANI fournit un exemple éloquent de ce que la prise en considération de l'inscription étrusque peut parfois apporter. Une coupe attique attribuée au Peintre de Marlay, de la période 440/430 av. J.-C., et trouvée à Vulci en 1828 lors des fouilles de Lucien Bonaparte, est décorée d'une scène restée d'interprétation controversée : on y voit notamment des femmes — dont une porte un jeune enfant — en proie à la plus vive terreur, et, sur un autre fragment un homme les menaçant de son épée. On avait suggéré d'y reconnaître la légende de Danaé et du jeune Persée. Mais la présence d'une dédicace étrusque à Fufluns, le Dionysos toscan, prouve sans ambiguïté qu'on a affaire à une légende dionysiaque, et vraisemblablement à l'histoire de Mélicerte, fils d'Ino, nourrice de Dionysos, sauvé de l'attaque de Phrixos par l'intervention du dieu. On peut souhaiter que cet ouvrage fasse école.

Dominique BRIQUEL.